

Tangence



Madeleine Gagnon, *La terre est remplie de langage*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 119 p.

Catherine Broué

Numéro 41, octobre 1993

Interdiscrurtivité dans l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025784ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025784ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Broué, C. (1993). Compte rendu de [Madeleine Gagnon, *La terre est remplie de langage*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 119 p.] *Tangence*, (41), 151–153.
<https://doi.org/10.7202/025784ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

d é L i m i n a i r e

**Madeleine Gagnon, *La terre est remplie de langage*,
Montréal, VLB éditeur, 1993, 119 p.**

Terre glaise dans le silence des pierres, telle est la poésie de Madeleine Gagnon. Que dire encore? *La terre est remplie de langage*¹ façonne, en cinq mouvements, des bribes d'art. Au fil de courts textes qu'exile la page, un monde naît, celui des poètes et du linceul des choses: les mots. Sans cesse on y oscille du vide au rêve, du caillou à la fibre, de la frange à la faille du «NOM». L'écriture, en rigoles éparses, trace peu à peu la voix à prendre pour dire le monde évanescant de l'instant. Tentative hasardeuse, ce compte-rendu: je propose ici une lecture, personnelle, fragmentée, fragmentaire, et réductrice: comment faire autrement?

« Liminaire »

On entre dans le recueil comme on entre en chanson. «Liminaire», ballade au bord du fleuve au soleil du printemps, fredonne en filigrane l'histoire d'une naissance à la poésie:

De ce temps-là où l'entrée en forêt

la falaise gravie

la traversée à gué sur les pierres

Créaient le tout du temps (p. 20)

[...]

Il était une fois la parole des astres (p. 22)

1. Madeleine Gagnon, *La terre est remplie de langage*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 119 p. Dorénavant, toute référence à cet ouvrage sera indiquée entre parenthèses après la citation.

« La voix des poètes »

Ainsi naissent les poètes; pas n'importe lesquels, d'ailleurs: les « poètes réfractaires », le « nous » du recueil dont la voix suivra désormais « un chemin menant toujours à d'autres chemins ». Dans le pétrin des mots, le texte s'interroge: comment écrire pour se faire entendre?

Dans les zones cadastrées, on a beau dire, le chant se perd. Traverser les fils quand les accords s'étranglent. Et les arpèges. Sauter la clôture d'un bond, lancer d'abord le sac et filer. Surtout ne pas se retourner, le taureau pourrait suivre. [...] Nous, dans la fonte blanche, loin des cornes farouches, nos lèvres s'ouvrent à l'horizon des notes. (p. 29)

Attentive au détail, la phrase se dessine et dessine l'univers. L'ascension périlleuse vers « l'âme des choses » effrite au passage vents, neiges et temps. Petit Poucet perdu dans le « grand silence », la poésie émette le langage.

Courir sur les cheveux d'astres, des miettes de sphère à bras le corps. Elles sont géantes, les brisures. Jamais toutes les phrases ne pourront en tracer la figure. Mais les lancer avec le reste. Les risquer, car on ne sait jamais. (p. 37)

« Hé, les choses »

Dialogue entre poètes sourds et choses muettes, « Hé, les choses » raconte — en substance — l'impossibilité du Verbe du « premier Grand livre » à transcrire et, *a fortiori*, à traduire l'impénétrabilité du monde. Nostalgie d'un idéal jamais atteint, vacuité des mots qui font naître les choses et, ce faisant, les enterrent. Appel au silence? Tout au moins, à un certain recueillement, une sorte de vénération de l'« au-dedans ».

Nous [les choses] demandons la quiétude et n'avons plus de mots pour traduire cette espèce d'humilité dont tous les êtres devraient se revêtir pour venir, voilés, en nous se reposer dans la contemplation de ce qui pulse et bruit au-dedans, sans mots du temps du Verbe... (p. 72)

« D'un instant à l'autre, les noces »

Le babillage des poètes fait alors place au «Je», à «Elle» et à «l'enfant» pour que survienne le «passage du rien à la chose».

Elle se met au travail, hurle avec d'anciennes louves d'une lune à l'autre. Puis c'est le rire des pierres, elle le voit. Pas de doute. D'elle un dieu descend. (p. 81)

À nouveau, la musique sourd de ces instants d'éternité figés sur papier blanc-cassé. Solidement arrimé à l'enfance, au paysage matriciel de l'argile et de l'eau, à travers pépins de pommes, bourdons et odeurs se déploie le travail poétique du recueil. Le silence advient des mots mêmes, ouverts sur l'«outre-vie».

L'enfant compose son histoire. Minuit n'a pas sonné, tous les clochers se taisent, il est l'heure d'inventer. C'est la pensée des pierres qui fracasse la nuit. Poésie, fibreuse parole. [...] À gué ou noyée, je traverse. [...] De main d'encre, tout recoller. Ça laisse une marque. L'oubli voit à la suite. Jusque dans l'outre-vie. (p. 97)

« Épilogues »

Quatre épilogues, quatre clefs, quatre questions, délivrées, offertes aux sens et aux souvenirs. Au sortir du livre, la lecture ricoche vers l'«à-être» d'une autre lecture, différente, mais tout aussi muette.

*
**

Certes, il faut entrer dans *La terre est remplie de langage* comme on entre en religion: il faut croire aux poètes. En tous cas, à la poésie. Celle de Madeleine Gagnon mord, parfois, observe, écoute et cherche, inlassablement. Et c'est beau!

Catherine Broué